Cac
FAC
6919

POÈME
ÉPIGRAMMATIQUE,
EN DEUX CHANTS,

CONTRE l'aristocratie & le despotisme, sur-tout du haut Clergé; par un vieux Curé *du Diocèse de....; brutalement insulté par son jeune Evêque, en présence de ses Vicaires généraux. En voici le sujet.*

UN jour ce Curé allá supplier sa Grandeur de réduire un Obit trop chargé de Messes, et de lui permettre de les acquitter par tout où il se trouveroit, ainsi qu'en avoient usé ses prédécesseurs obituaires. Sa double supplique fut rejettée d'une maniere si injurieuse, que tout autre, peut-être, auroit fait un esclandre. Le Curé pacifique fit une profonde inclination, et se retira tout confus; et l'amertume dans l'ame. Le Prélat qui se chauffoit avec les grandeurs subalsternes, ne daigna pas tourner la tête, pour mieux afficher son mépris. Il y a des momens critiques: c'étoit pourtant celui de la digestion, et celui que le vieux Curé avoit choisi pour rendre son premier hommage à sa Grandeur naissante; mais le despotisme étoit encore dans toute sa vigueur.

CHANT PREMIER.

JEune et chaste prélat, trop fier d'un si beau nom,
Lorsque tu m'outrageas sans ombre de raison,
Sans égard à mon âge, ébloui de ta place,
Tu ne prévoyez pas le coup qui te terrasse ;
Qu'un jour, par le pouvoir d'une nouvelle Loi,
Je serois ton égal, et même plus que toi.
De trois lâches témoins de cette violence,
Qui partageoient alors ta gloire et ta puissance,
Pas un ne daigna dire un mot en ma faveur :
Les voilà, comme toi, déchus de tout honneur,
Furieux, enragés de cette heureuse crise
Qui va régénérer et l'Etat et l'Eglise ;
Au riche, pour le pauvre, ôter le superflu,
Et dans toute la France extirper les abus.
Du plus retors des trois j'eus cent fois à me plaindre ;
Mais j'ai tout oublié, n'ayant plus rien à craindre :
Le Ciel les humilie, et c'est pour eux un bien ;
Et nous, d'un joug trop dur, nous brisons le lien.
Non qu'il nous soit permis de souiller notre vie ;
Elle en sera plus pure, étant moins asservie.
N'attendons rien de grand d'un esprit enchaîné :
Mais trop libre, il devient téméraire, effréné.
Quand un fleuve a rompu sa puissante barrière,
Sa rage porte au loin l'allarme et la misère.
Que tu viens à propos, aimable liberté !

THE NEWBERRY LIBRARY CHICAGO

Et toi, sa chere sœur, divine égalité.
Si nous en usons bien, vous ferez nos délices;
Mais l'abus rouvriroit la porte à tous les vices.
Pour moi, savant prélat, j'ai banni de mon cœur
Le triste souvenir de la fougueuse humeur.
D'un premier mouvement je ne fais plus un crime;
Ton rang et ton mérite ont droit à mon estime.
De toi j'osois attendre un modique bienfait :
D'un honnête refus j'eusse été satisfait.
Je croyois qu'un Evêque est comme tendre pere;
Et je crus voir un ours transporté de colere,
Me traitant de pasteur sans foi, sans probité.
Je ne répondis rien à ta férocité.
J'aurois toujours eu tort : le crédit la naissance
Pouvoient impunément opprimer l'innocence.
Je t'ai, sans te haïr, revu de mauvais œil;
Et même quelquefois j'ai pris part à ton deuil.
Quelle chûte ! tu perds ta mitre et ta fortune :
Mais pour te consoler, la disgrace est commune.
Soixante, par ce choc, et ce branle fatal,
Ont été repoussés du siége épiscopal.
Toutefois ne crains point la cruelle famine :
Il faudra seulement restreindre la cuisine;
Ces mets, ces vins exquis, et ces coursiers fougueux...
Eh bien, n'allons-nous pas à pied, comme des gueux?
A travers les glaçons, visiter un malade?
Porter le Dieu de paix de bourgade en bourgade,
Souvent nous y laissons des secours en argent;
Attendris sur le sort du malade indigent.
Nous trouvons, au retour, une soupe insipide :

Qui ne ressemble en rien à ton dîner splendide,
Crotés jusqu'aux genoux, baffoués, mal vêtus;
Mais nous avons la foi, des mœurs et de vertus,
Et c'est presque nous seuls qui le prêchons aux autres.
Vénérables Pasteurs, successeurs des Apôtres,
Un monstre a dévasté la vigne du Seigneur. (1)
Que lui Répondiez-vous au jour de sa fureur?
Avez-vous appaisé, par de purs sacrifices,
Le courroux de ce Dieu qui juge les justices?
Avez-vous, d'un vrai zèle, instruit, édifié
Ce troupeau précieux qu'il vous a confié?
Il étoit simple, bon, d'une heureuse ignorance;
D'où lui vient aujourd'hui cette atroce licence?
C'est, qu'au lieu d'imiter la douceur d'un agneau,
Vous avez échauffé son débile cerveau.
Quel luxe! tous vos jours étoient des jours de fête;
Et l'Homme-Dieu n'avoit où reposer sa tête:
Allez, dit-il souvent, en s'adressant aux siens,
Conquerir l'univers sans armes et sans biens,
Si vous voulez jouir d'une gloire immortelle:
O que vous êtes loin de ce divin modèle!
Mais le temps sont changés.... la foi ne change pas.
Puisse au moins son flambeau toujours régler vos pas.
Prévenez les malheurs du schisme d'Angleterre,
Jadis l'île des Saints, la graisse de la terre,
Lui fit abandonner les richesses du Ciel.

(1) Exterminavit eam (vineam) aper de Sylva. Ps. 79.

Non, l'empire Français ne sera jamais tel.
Il a pour protecteur un céleste Génie;
Espérons qu'il viendra rétablir l'harmonie;
Qu'il ne souffrira point, pour consommer nos maux;
Que des fleuves de sang inondent nos hameaux;
Que des Français armés ensanglantent leurs peres,
Et plongent leurs poignards dans le sein de leurs meres.
O nobles émigrés, pasteurs du premier rang,
Verriez-vous sans frémir ruisseler un tel sang?
Traîtres à la Patrie, eussiez-vous la victoire,
Ce triomphe barbare en terniroit la gloire.
Non, vous nous offrirez un spectacle plus beau,
En vous ralliant tous sous un même drapeau.

Et vous, pompeux Abbés, sur la terre inutiles,
Assidus habitans des plus célébres villes,
Musqués, enfarinés (2), brillans de pourpre et d'or,
Il faudra bien aussi modérer votre essor.
Quel bien avez-vous fait? vivre dans les délices,
Et dans l'oisiveté, mere de tous les vices.
Vos amples revenus vous avoient aveuglés;
Baisez la sage main qui vous a dessillés.
La Constitution excite vos murmures;
Pour qui dévore tout, ses Lois sont un peu dures:
Mais sentez tout le prix de la sobriété,
Vous la trouverez douce et pleine d'équité.
Vous avez de Jesus oublié le langage:
Le pain que vous mangez n'est point votre apanage.
Tout le bien de l'Eglise appartient à l'Etat,

(2) Grace sur ce terme.

Le reprendre au besoin, loin d'être un attentat,
Devroit nous étonner que sa bonté l'excite
A nourrir, à grands frais, tant d'êtres sans mérite.
Mais il sait distinguer de ces êtres oiseux,
Ces Ministres zélés, savans et vertueux.
Nous les verrons marcher sur les pas des Apôtres;
Et leur pieux exemple animera les autres.
Détachés de la terre, humbles, doux, ingénus,
L'avarice et l'orgueil leur seront inconnus.
Entre ces deux Clergés quel bizarre contraste!
L'un rampoit en esclave, et l'autre par son faste
Offusquoit les petits et révoltoit les grands.
Il falloit rapprocher deux états si distants.
Par ses vastes travaux, et ses savantes veilles,
Notre auguste Sénat opére ces merveilles.
Malgré les boute-feu, acharnés contre lui,
Il va paroître enfin ce chef-d'œuvre inouï,
Dont Licurgue et Solon, Rome et toute la Grèce,
Auroient, avec transport, admiré la sagesse.
Abruti sous le joug des puissans et des Rois,
Jamais l'homme sans lui n'auroit connu ses droits;
Jamais il n'eût rompu son honteux esclavage.
Exaltons jusqu'aux cieux ce docte aréopage
Qui venge les petits des outrages des grands,
Eteint tout privilège et confond tous les rangs.
Le bonheur général est tout ce qu'il désire:
Voulons-nous seconder le zèle qui l'inspire?
Soyons justes et francs, point superstitieux,
Elevons moins d'autels et soyons plus pieux.
Affligé des besoins de la triste indigence,

Il prend tous les moyens d'adoucir sa souffrance.
Combien a-t-il déjà répandu de bienfaits !
Ingrats! vous les goûtez, et le percez de traits.
Il n'en veut qu'aux abus, sur-tout du fanatisme,
Plus barbare, souvent que le fier despotisme.
Son arme principale est la saine raison ;
Mais l'aristocratie est sourde à sa leçon.
Convaincu que le Ciel nous a prescrit un culte,
Il n'est pas moins certain que tout autre l'insulte;
Et comme aucun ne doit être violenté,
Il n'exige de tous que la fraternité,
Que l'union, l'honneur, et ce noble courage
Qui nous fait préférer la mort à l'esclavage.
Pleins de ces sentimens, allez, braves Français,
Combattre et terrasser les tyrans de la paix.

CHANT II.

MAis j'entends les clameurs de l'Aristocratie
Qui pour éterniser sa longue tyrannie,
Sous le voile imposant de la religion,
Porte en tous lieux le feu de la sédition ;
Traite notre Sénat de fou, de schismatique,
D'ennemi déclaré du culte catholique ;
Qui dépouille, détruit les Temples, les Autels,
Ou les vend sans scrupule aux profanes mortels.
Ainsi plus des remparts pour la foible innocence ;
Plus de sacré-réduits faits pour la pénitence,
Plus de pompe, d'éclat, plus de solemnité,
Plus de chants à l'honneur de la divinité.
Mais qui fait violence à la vertu cloîtrée ?

Libre, en persévérant, elle est plus honorée.
Cénobites, ou non, le Prince, et le Sénat,
Vous laissent un bien-être égal à votre état;
Quel sage arrangement! mais l'aristocratie,
Qui parmi le bon grain semé la zizannie,
Au lieu de les bénir, maudit ses bienfaiteurs
Qui s'efforcent envain d'éclairer leurs erreurs.
Jusqu'aux pieds des autels, la colère l'enflamme,
Dans ce pieux élans, on diroit qu'elle pâme.
C'est alors qu'on lui peut appliquer à propos,
Tant de fiel entre-t-il dans l'ame des dévots? (3)
Le serment exigé blesse ma conscience,
Dit-elle, en affichant la désobéissance.
Mais un pareil remords ne sauroit avoir lieu:
Résister à César, c'est résister à Dieu.
Ce beau code, à l'entendre, est l'ouvrage du Diable:
Tous les Prêtres jurés son escorte exécrable.
Je n'ose répéter les blasphêmes affreux
Que son hypocrise ose vomir contr'eux:
Tandis qu'aux scélérats qui combattent pour elle,
Elle promet le Ciel, pour couronner leur zèle;
Mais tous leurs beaux sermons, leur feinte piété,
N'ont séduit jusqu'ici que l'imbécillité;
Ou n'ont fait tout au plus que des vils hypocrites;
De ceux qu'elle a nommés des savans prosélytes;
Et comme il est aisé d'en imposer aux sots,
Les villes et les champs furent pleins de cagots.
Le sexe au front voilé tient la premiere place:

(3) *Tantane animis cœlestibus.* Iræ Virg.

Que ne peut un prélat sur cette foible classe,
Qui le prend pour l'écho de la divinité,
Ignorant sa vangeance, et sa duplicité.
Loin de se défier de ces docteurs perfides,
Les sots bénissent Dieu de les avoir pour guides ;
Un peu plus éclairés, ces nouveaux convertis,
N'auroient vu que des loups en agneaux travestis.
Descens, ô vérité, de la voute azurée,
Montre-toi sans nuage à la France égarée ;
Répands sur ses erreurs ton éclat immortel ;
Dans ce désordre horrible il faut un coup de Ciel.
Quand verrons-nous la fin de cette épidémie ?
Mais laissons-là crier au scisme, à l'hérésie,
C'est elle qui le cause, et souffle son venin ;
Mal instruite des droits du pontife romain.
Nous sommes dévoués à ce chef de l'Eglise,
Nous avons en horreur tout ce qui la divise.
Le Sénat a juré qu'il s'est fait un devoir
De ne jamais porter ses mains à l'encensoir :
Mais il veut que ce chef respecte les limites,
Par le Sauveur du monde aux Apôtres prescrites.
Son domaine comprend tout le monde chrétien ;
Il doit le surveiller sans s'approprier rien.
Le reste du Clergé doit marcher sur sa trace :
Tout ce qu'il possédoit n'est qu'à titre de grace.
Son partage est le ciel, non les biens dici-bas,
Le Sénat l'affranchit d'un pénible embarras.
Méprisons donc les cris de cette forcénée
Qui pleure, qui gémit sur notre destinée.
Notre salut n'est point l'objet de ses regrets ;

Le régime ancien la touche de plus près.
D'un nouveau trouble encor la fourbe est agitée :
Quoi ! vivre avec un Juif ? un Déiste ? un Athée ?
Mais vaut-elle mieux qu'eux ? soyons vraiment chrétiens
Nous les convertirons fussent-ils des payens.
C'est votre impiété, scandaleux catholiques,
Qui retient dans l'erreur les sectes fanatiques.
Purifiez vos mœurs, ranimez votre foi,
Et la terre est aux pieds de la nouvelle Loi.
Par ce code admirable où la sagesse brille,
La France ne sera qu'une seule famille ;
On y verra fleurir l'abondance et la paix,
Et l'on n'y fera plus la guerre qu'aux forfaits.
Après tant d'ouragance les muses effarées
Reviendront dans la joie habiter nos contrées,
Et chanter la splendeur, et la félicité
Du règne de Louis, et de la liberté,
Le mérite obtiendra toutes les récompenses :
Quel puissant éguillon pour Arts, les Sciences !
Ce qu'on nommoit jadis noblesse, extraction,
Va passer comme un songe, et n'aura plus de nom ;
Un noble vicieux, sans talens, sans lumieres,
N'osera nous vanter les exploits de ses Peres :
Il rougira de voir le fils d'un laboureur,
Ou d'un vil savetier, au faîte de l'honneur.
Toutes les Nations, malheureuses esclaves,
A l'instar des Français, briseront leurs entraves ;
Reconnoîtront enfin, instruites de leurs droits,
Que c'est elles qui font les prêtres et les Rois,
Choisissent les pasteurs qui doivent les conduire,

Sous les yeux d'un prélat qui peut les contredire.
Les Rois imiteront le monarque des Lys ;
Sûrs d'être plus puissans, mieux gardés, plus chéris.
O Louis ! cher Louis, le plus grand Roi du monde,
Sur-tout par ta clémence en prodiges féconde,
Au gré des bons Français ton cœur a triomphé ;
Le doux calme revient, le schisme est étouffé.
Contre ses noirs complots, ses lignes infernales,
Veillez toujours pour nous, Gardes Nationales:
L'honneur d'avoir sauvé vos foyers et l'État,
Des Grecs et des Romains obscurcira l'éclat ;
Et nous, fermons l'oreille à ces terreurs paniques :
Ce sénat nous rappele aux temps apostoliques.
De Pierre, et de César il circonscrit les droits ;
Et de ce double empire il consacre les lois.
L'âge d'or tant vanté n'est qu'une belle fable,
Dans l'empire français il sera véritable.
O sol délicieux ! fortunés habitans !
Vous le serez toujours, si vous êtes constans.
Votre règne est fini, cruels aristocrates,
L'étude va former des milliers de socrates.
Vous paroissez tremblans pour la religion,
Eh ! vous n'en avez pas, c'est une illusion.
Le déclin de la foi, la publique misère,
Le royaume obéré, ne vous affligent guére.
La perte de vos fiefs, des impôts inconnus,
Vos titres abolis, vous tourmentent bien plus.
Quand le meilleur des Rois s'épuise en sacrifices,
Pourriez-vous sans rougir, nager dans le délices ?
Jusqu'au moindre artisan devenu généreux,

Tout s'empresse à combler ce précipice affreux; (1)
Cet abyme creusé par un luxe incroyable,
Et par la soif de l'or; ce monstre insatiable,
Nourri du sang du Peuple; et qu'on n'étouffe pas:
De là le brigandage, et tous les attentats.
Oubliez les excès d'une aveugle licence;
Achetez le repos par votre bienfaisance;
Ramenez les esprits par l'erreur égarés;
Grands, imitez Titus, vous serez adorés.
Mais où vais-je me perdre et quel transport m'enflâme?
Je n'avois projetté qu'une simple épigramme,
Ou d'exprimer en vers ma sensibilité,
Contre un jeune prélat qui m'avoit insulté.
Puisse-t-il vivre assez pour relever son trône:
Il le peut; mais si jeune, il faut plus d'une automne.
J'en ai vu quatre-vingts: ô regrets superflus!
Dans son premier éclat je ne le verrez plus.
C'est ainsi qu'en chrétien je bénis qui m'outrage.
Poëtes immortels, achevez mon ouvrage.
Il n'appartient qu'à vous, qu'à votre fier pinceau,
De tracer un si vaste et si riche tableau.
Tel est mon dernier chant: que n'a-t-il le son tendre
D'un cygne moribond aux rives du Méandre.

Na. *L'Auteur venoit de terminer cet ouvrage, lorsqu'il prêta le serment civique. Comme des réfractaires l'allarmoient sur son salut, il leur répondit par ce distique.*

J'ai lu, pour m'éclairer, vingt contraires écrits.
Le Ciel doit m'excuser, si je me suis mépris.

(1) Les dettes d'Etat.